



# JE SUIS LE VENT

de Jon Fosse  
Mise en scène Guillaume Béguin  
Cie de nuit comme de jour

**ARSENIC**<sup>®</sup>  
CENTRE D'ART SCÉNIQUE CONTEMPORAIN

**THEATRE DU LOUP**



# Je suis le vent

de Jon Fosse – mise en scène Guillaume Béguin

Le vent souffle. Dans la mer il y a un tel mouvement. Il faut faire demi-tour, revenir vers le rivage. Mais il maintient le cap. Dans le vent il y a un tel mouvement. Le ciel est noir. Il se sent si lourd. Et la mer est si légère. « Désormais je n'ai plus peur. » Les vagues sont si hautes. Et tout à coup il a disparu. Sa voix seule flotte encore dans l'air. « Je suis parti... Je suis parti avec le vent... Je suis le vent. »

*Je suis le vent* est le chef d'œuvre de Jon Fosse. Guillaume Béguin en propose une mise en scène à la fois spectaculaire et sensible, en immersion totale dans un monde d'ombres, de légères brises et de vents violents. Ici, le théâtre est avant tout une expérience, provoquant en nous des mouvements sensoriels et mentaux subtils et inattendus.

Mise en scène	Guillaume Béguin
Traduction	Terje Sinding (L'Arche Editeur)
Dramaturgie	Nicole Borgeat
Scénographie	Sylvie Kleiber
Collaboration artistique	Tamara Bacci
Costumes	Karine Dubois
Lumière	Luc Gendroz
Musique et son	David Scrufari
Interprétation	Jean-François Michelet Matteo Zimmermann

## Contacts

*Mise en scène*  
Guillaume Béguin  
tél +41 (0)78 608 57 39  
[guillaume@denuitcommedejour.ch](mailto:guillaume@denuitcommedejour.ch)

## Presse

Pierre-Yves Walder  
tél +41 (0)78 836 72 39  
[presse@denuitcommedejour.ch](mailto:presse@denuitcommedejour.ch)

## Diffusion

Delphine Prouteau  
tél + 33 (0)6 72 84 70 86  
[delphine.prouteau@yahoo.fr](mailto:delphine.prouteau@yahoo.fr)

Photos  
et informations complémentaires

[www.denuitcommedejour.ch](http://www.denuitcommedejour.ch)

# Je suis le vent

de Jon Fosse – mise en scène Guillaume Béguin

## REPRÉSENTATIONS

(SAISON 2013-14)

du jeudi 9 janvier  
au dimanche 19 janvier 2014

mardi, jeudi, samedi à 19h  
mercredi, vendredi à 20h30  
dimanche à 18h

**ARSENIC** Centre d'art scénique contemporain  
57, rte de Genève  
1004 Lausanne (CH)

réservations +41 (0)21 625 11 36  
[www.arsenic.ch](http://www.arsenic.ch)

du jeudi 23 janvier  
au dimanche 2 février 2014

mardi, jeudi, samedi à 19h  
mercredi, vendredi à 20h  
dimanche à 17h

## **THEATRE DU LOUP**

10, ch. de la Gravière  
1227 Les Acacias, Genève (CH)

réservations  
[www.theatreduloup.ch](http://www.theatreduloup.ch)

**Production** Compagnie de nuit comme de jour **Coproduction** Arsenic, Centre d'art scénique contemporain, Théâtre du Loup **Production déléguée** Laure Chapel – Pâquis Productions

**avec le soutien de** Etat de Vaud, Ville de Lausanne, Canton de Genève, Loterie Romande, ProHelvetia – Fondation suisse pour la culture, Fondation Hans Wilsdorf, Pour-cent culturel Migros, Fonds Culturel de la Société Suisse des Auteurs, Théâtre Les Halles – Sierre

**Remerciements** Marie Béguin, Collection de l'Art Brut – Lausanne, Piera Honegger, Anne-Lise Jeanneret, Virginie Kaiser

« Si tu veux t'élever, si tu veux être chez toi dans les hauteurs, jette à la mer ce que tu as de plus lourd. Voici la mer. Jette-toi à la mer. Divin est l'art d'oublier. »

*Friedrich Nietzsche*

## Le projet dans ses grandes lignes

**Il est rare que Jon Fosse ancre ses personnages dans l'amorce biographique que seraient des noms, des prénoms. Le flottement d'être, l'incertitude même du fait d'être au monde, sont au cœur de son théâtre.** *Je suis le vent* se déroule en mer. Les deux héros naviguent, s'amarrent à une petite crique, discutent. Les mots leur font quelquefois défaut pour décrire leurs angoisses, leurs joies, leur difficulté de vivre. La mer, elle, est toujours là. Le paysage, havre de silence, sonne comme un appel. Ils repartent. S'arrêtent encore. Alors que le vent se lève, ils partagent l'amitié d'un verre de schnaps, la saveur d'un repas pris en commun. Bien plus tard, alors que la pièce touche à sa fin, le bateau revient au port. Mais il n'y a plus qu'un seul homme à bord. Qu'est-il arrivé ? L'un des hommes est – à ce qu'il dit – « parti avec le vent ».

**Après avoir monté Édouard Levé, Martin Crimp, Magnus Dahlström, et sa propre création autour des grands singes et des origines de l'humanité (*Le baiser et la morsure*, créé au printemps dernier), Guillaume Béguin s'empare de *Je suis le vent*, la dernière pièce de Jon Fosse – et sans doute sa plus belle.** Avec l'ambition de provoquer chez le spectateur un ébranlement – sensible et sensé, *des sens* et *du sens*, la mise en scène se déploie à travers quatre espaces distincts. Celui d'une scénographie « architecturale », confrontant les acteurs à l'immensité du monde qui les entoure ; un espace sonore, entremêlant les voix à des sons électroniques, sourds, lancinants, « tectoniques » ; une chorégraphie des corps, évoquant un désir de fusion vers le ciel et les vagues ; enfin, un vaste espace mental imaginaire, généré par le texte de Jon Fosse, lequel se prolonge puissamment et subtilement en direction du public. C'est de la confrontation de ces quatre espaces que naît le spectacle, aventureux et sensible, auquel Guillaume Béguin invite. Une confrontation unique avec les plus grands mystères, la fascination et l'angoisse devant sa propre disparition – et celle de ceux que l'on a aimés.

« Et il était là sur le pont  
Debout il regardait  
et puis  
oui et puis  
puis il a comme trébuché  
et il est tombé à la mer  
et j'ai attrapé un gilet de sauvetage  
et je le lui ai lancé  
et les vagues étaient hautes  
mais il n'a pas cherché à le saisir  
et les vagues lui passaient dessus  
il était au-dessus des vagues  
il était en dessous des vagues  
il était à la mer  
et les vagues étaient hautes  
j'ai attrapé la gaffe  
j'ai essayé de l'atteindre  
j'ai essayé de l'accrocher  
mais il a repoussé la gaffe  
il était au-dessus des vagues  
il était en dessous des vagues  
et puis je l'ai vu partir à la dérive »

*Extrait de Je suis le vent*

## Jon Fosse

**Ecrivain norvégien né en 1959, Jon Fosse est l'auteur d'une quinzaine de pièces de théâtre**, dont la plupart sont traduites en français (et publiées par L'Arche Editeur), et dont les plus connues sont *Le Nom*, *Hiver*, *Un jour en été*, *Quelqu'un va venir*... Il est également romancier, essayiste, poète, auteur de contes et de pièces de théâtre pour enfants, ainsi que traducteur, notamment de Thomas Bernhard.

***Je suis le vent* est sa dernière pièce à ce jour. Elle sera créée pour la première fois en français par la compagnie de nuit comme de jour.** Patrice Chéreau en a proposé une version anglaise (*I am the wind*) en 2011. Le théâtre de Jon Fosse est joué partout en Europe, ainsi qu'au Japon. En Allemagne, Thomas Ostermeier notamment s'est intéressé à son œuvre (*Le Nom*, mise en scène en 2000). En France, c'est Claude Régy qui l'a fait connaître (*Quelqu'un va venir*, 1998, *Melancholia-Théâtre*, 2001, *Variations sur la mort*, 2003). Jon Fosse a tiré de son roman *Melancholia* le livret d'un opéra éponyme, dont Georg Friedrich Haas a composé la musique (création mondiale à l'Opéra National de Paris en 2008, mise en scène de Stanislas Nordey). Aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands dramaturges vivants, Jon Fosse a reçu de nombreux prix, dont le prix Ibsen.



« Ce sont juste des mots  
Des choses qu'on dit  
Je n'ai rien voulu dire  
Je ne faisais que parler »

*Extrait de Je suis le vent*

## Entretien avec le metteur en scène

La trame de *Je suis le vent* est extrêmement simple : deux hommes (sobrement nommés « L'Un » et « L'Autre » par Jon Fosse) sont sur un bateau, ils naviguent, décident de s'aventurer vers la haute mer. C'est alors que l'Un tombe dans l'eau, laissant l'Autre seul à bord... Comment interprètes-tu ce suicide, auquel Jon Fosse donne un développement particulier, puisque le suicidé lui-même revient parler avec son ami qui l'a vu se jeter dans les flots ?

Si l'Un choisit de se jeter à la mer, ce n'est pas par désespoir ou parce qu'il voit dans la mort son unique destin. C'est plutôt que son « moi » semble ne pas avoir de consistance, il a comme renoncé à « être quelqu'un » ; dès lors, se fondre dans les éléments lui apparaît comme une issue presque enviable. Ce n'est ni triste ni inquiétant, c'est « simplement [que] c'est arrivé » : « Simplement je l'ai fait », comme il le dit en ouverture de la pièce. Peut-être ne devons-nous pas chercher à comprendre le sens ou la cause de cet acte, pas plus que nous ne cherchons à comprendre la mer, les arbres ou les éléments. La mer, les arbres et les éléments « sont », un point c'est tout. Ils n'ont pas de sens. Ce que nous utilisons pour créer du sens, ces « merveilleux outils » nous servant à construire notre identité, à définir les autres, se forger un profil psychologique..., *les mots*... ne sont rien d'autre que des inventions. Les mots « ne sont que des mots ». Comme le dit l'Autre au milieu de la pièce, les mots ne permettent pas d'atteindre directement ce que nous appelons la réalité. Tout au plus parviennent-ils à engendrer une sorte de « monde virtuel » : « Tout est sans doute / oui imaginé / oui en un sens / inventé / en un sens / simulé / oui / oui même si ça se passe réellement / c'est aussi inventé / en quelque sorte / ça existe dans un autre endroit / en quelque sorte / ça se passe en quelque sorte / oui / oui à travers les mots ».

L'Un dit ne se sentir bien qu'en mer. *En mer*, c'est-à-dire en proie au silence, aux flots des vagues, là où les mots sont inutiles. *En mer*, c'est-à-dire, *en faisant corps avec la mer*. *En mer* : là où la vie se passe des mots. Ce n'est peut-être pas la mort, comme nous l'entendons habituellement. C'est un lieu qui permet d'autres compréhensions, d'autres états.

**« L'Un » et « L'Autre » appartiennent-ils à notre société contemporaine ? On a un peu l'impression de deux êtres de légende...**

Dans la mythologie scandinave, il existe un autre monde, au fond de la mer ou caché dans le ventre des montagnes. Cet autre monde est extrêmement important. C'est son existence qui crée un équilibre avec notre monde terrestre : l'un ne va pas sans l'autre, ils sont interdépendants : les habitants de cet autre monde ont – d'après cette mythologie – une existence tout aussi réelle que celle des humains peuplant la terre. D'ailleurs, de temps à autre, jaloux des hommes, ils viennent sur la terre, prennent une ferme, embarquent à bord des bateaux, et, durant quelques années, deviennent paysan, agriculteur, ou pêcheur, avant de retourner sous la mer ou dans les montagnes. Ces habitants de l'autre monde ne sont pas des esprits au sens où nous l'entendons habituellement. Leur existence, presque physique, est très présente dans l'imaginaire norvégien : il leur arrive même de se marier avec les vivants et de leur donner des enfants.

Par ailleurs, Jon Fosse évoque, dans d'autres écrits, ce qu'il appelle les « non-nés ». Pour le Norvégien, il y a les vivants, les morts (avec certains desquels nous entretenons une relation particulière), mais aussi les « non-nés ». Les non-nés sont ceux qui ne sont pas encore nés, ou qui tout simplement ne naîtront jamais. Personnellement, par exemple, je n'ai pas d'enfant, et je n'en aurai certainement jamais. Si ma vie avait été légèrement différente, j'en aurais peut-être eu plusieurs. Mes enfants « non-nés » n'existent pas réellement, mais ils font d'une certaine façon partie de mon existence, comme une éventualité, une potentialité qui ne s'est pas réalisée mais qui *aurait pu* l'être, et à laquelle il m'arrive de penser.

Si on voit les choses comme ça, le suicide de l'Un n'est donc pas un terme. Il s'agit peut-être simplement de changer de niveau d'existence, de rejoindre d'autres niveaux de présence, de rejoindre un endroit, comme je le disais, où les mots font défaut, où la confrontation avec les éléments passent par d'autres moyens que la pensée rationnelle et le système binaire de compréhension du phénomène de la vie que nous adoptons habituellement. Il ne s'agit pas non plus d'une forme de mysticisme vaguement *new age* prêtant aux morts une existence spirituelle. La pensée de Jon Fosse est bien plus complexe et personnelle que cela.

**Jon Fosse a la réputation d'être un auteur difficile à aborder. Sa langue semble aérienne, réfractaire à toute forme d'incarnation. Comment comptes-tu diriger tes comédiens ?**

Pour moi, ce qui compte avant tout, c'est bien sûr que l'on puisse entendre le texte, mais aussi et surtout que l'on puisse voir et sentir « tout ce qui n'est pas écrit », et qui fait cependant partie intégrante de la pièce. « Ce qui n'est pas écrit » a trait aux forces des éléments, à cet autre monde dont je viens de parler.



Faire entendre la pièce, ce n'est déjà pas si simple, parce que le texte, comme on l'a dit, est fait d'une langue qui n'est pas en premier lieu concernée par la signification. C'est une langue qui avant tout *est*, et qui ensuite seulement signifie. Si on s'intéresse seulement à sa signification, on est très vite déçu : l'Un est tombé à la mer, l'Autre a tenté en vain de le repêcher, auparavant ils ont bu du schnaps et partagé un repas... tout cela est *a priori* extrêmement banal. Il faut s'emparer des mots de Jon Fosse avant toute chose en tant qu'éléments d'une sorte de partition sonore. Il s'agit de faire entendre tant le sens que les rythmes, les allitérations, les assonances et les répétitions, afin de faire « sonner » *tout ce qui n'est pas écrit*. Il s'agit de voir la partition textuelle comme une ossature sans chair, le révélateur d'un monde insoupçonné, que les mots sont incapables d'exprimer, mais qu'ils peuvent cependant rendre presque palpables. Comme l'a écrit Nathalie Sarraute, « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots. » Ce sont les silences (très nombreux et très nuancés dans *Je suis le vent*) qui constituent d'une certaine façon la *chair* du texte. Les résonances dont ils sont riches, leurs rythmes et les espaces immatériels qu'ils ouvrent, tout cela révèle un monde insoupçonné devant lequel les mots ne sont que de pâles fantômes.

Pour permettre à ces silences de « s'incarner », et pour rendre les éléments (la mer, le vent, les rochers) plus palpables, je vais collaborer avec la danseuse Tamara Bacci. Avec elle, nous allons pousser les acteurs à explorer d'autres niveaux de présence sur le plateau du théâtre. Les acteurs n'ont en général pas – au contraire des danseurs – pour habitude de mobiliser leur imaginaire en direction de l'espace de la scène ou de leurs sensations corporelles. Pour eux, l'imaginaire se développe comme une prolongation des mots. Nous allons travailler avec eux sur les éléments : l'eau, le vent, la terre, la pierre. Cette recherche leur permettra de développer d'autres formes de présence, de mouvements, d'appréhender la scène différemment. Ce sera cependant très concret, très « physique ». Je déteste voir les acteurs « flotter » et se mouvoir sur le plateau comme spectres ou des « cerveaux sur pattes ».

**Tu viens de créer un spectacle sur les grands singes et la construction de la culture humaine, *Le baiser et la morsure*. Comment passe-t-on du mimétisme simiesque aux grands espaces norvégiens ?**

Oui, il n'y a *a priori* aucun rapport entre Jon Fosse et les gorilles. Je me suis d'ailleurs longtemps demandé pourquoi j'avais eu le désir, après *Le baiser et la morsure*, de porter *Je suis le vent* à la scène. Pourquoi ai-je eu besoin de revenir à un auteur dont la langue est si belle et si complexe, alors que précisément, dans *Le baiser et la morsure*, j'étais animé par une forte volonté de me libérer du langage articulé, de montrer que – tant chez les singes que les humains – il y a une vie forte et sensible, une vie qui s'exprime avant le langage articulé – ou parallèlement à lui.

Et puis, très récemment, j'ai repensé à ce qui avait déclenché chez moi le désir d'entamer ma recherche théâtrale sur les grands singes, et cela m'a permis de faire le lien avec Jon Fosse. J'étais tombé à l'époque sur un article relatant une « conversation » que le singe Koko avait eu avec une de ses gardiennes. Koko est un gorille femelle auquel on a appris la langue des signes des sourds-muets. Elle maîtrise environ 1500 signes et est ainsi capable d'émettre des désirs, de nommer des objets ou de répondre aux questions qu'on lui pose. Ce jour-là, la gardienne avait décidé d'interroger Koko sur sa vision de la mort. Il faut dire que le petit chat de l'institut de recherche éthologique dans lequel Koko vivait, et auquel elle était très attachée, venait de se faire écraser par une voiture. La mort était donc une expérience qu'elle venait d'appréhender. « Où vont les gorilles quand ils meurent ? » a demandé la gardienne à Koko. « Confortable – trou – adieu », a répondu Koko en « signant » avec ses pattes. « Quand est-ce que les gorilles meurent ? » – « Soucis, vieux ». Et enfin : « Que ressentent les gorilles lorsqu'ils meurent ? Sont-ils tristes, effrayés ? » Et Koko de répondre simplement « Dormir ».

Bien sûr, il est possible que Koko ne faisait que répéter ce qu'on lui avait expliqué sur la mort à l'occasion de l'accident au cours duquel son petit chat avait péri. En répétant les explications qu'on lui avait données, elle ne prouvait pas qu'elle les avait comprises. Mais la compréhension que nous avons nous-mêmes du phénomène de la mort est-il, au fond, plus complexe et plus profond que celui de Koko ? Est-ce que nous en savons vraiment plus qu'elle ? Et qu'est-ce que nous savons réellement ? Il me semble que Jon Fosse a beaucoup à dire sur cette question. Mais peut-être que je ne devrais pas dire « beaucoup à dire ». Parce que ce qu'il réussit à « évoquer », à « faire entendre », il ne le fait paradoxalement pas à travers les mots. Il le fait par ce qui s'évade des mots, par ce que les mots font peut-être parfois entendre, au-delà d'eux. Et il le fait par les silences. Non, les mots, réduits à leur seule signification, ne sont décidément pas les bons outils pour rendre compte du monde.

## La compagnie de nuit comme de jour

**La compagnie de nuit comme de jour, dirigée par Guillaume Béguin depuis sa fondation en 2006**, s'intéresse aux écritures contemporaines et à un théâtre de recherche : un théâtre « de l'expérience », qui ne peut trouver son sens et son accomplissement qu'à travers une forme particulière de partage avec le public. Les formes théâtrales explorées par la compagnie de nuit comme de jour interrogent les limites de la perception du spectateur, brouillent parfois les codes de la représentation, ou mêlent volontairement différents modes de narration ou styles de jeu.

### Mises en scène de Guillaume Béguin, productions de la compagnie de nuit comme de jour

<i>Le baiser &amp; la morsure, opus 2</i>	Arsenic, Lausanne Théâtre du Grütli, Genève	avril 2013 mai 2013
<i>Le baiser &amp; la morsure, opus 1</i>	Arc en scènes, La Chaux-de-Fonds	septembre 2012
<i>L'Épreuve du feu</i> , de Magnus Dahlström	Théâtre ABC, La Chaux-de-Fonds GRÜ/Transthéâtre, Genève	mars 2012 avril 2012
<i>La Ville</i> , de Martin Crimp	Arsenic, Lausanne GRÜ/Transthéâtre, Genève	avril 2012 janvier 2011
<i>Autoportrait/ Suicide</i> , d'Édouard Levé	Arsenic, Lausanne GRÜ/Transthéâtre, Genève Théâtre ABC, La Chaux-de-Fonds	février 2011 janvier 2010 janvier 2010
<i>En même temps</i> , d'Evguéni Grichkovets	Arsenic, Lausanne Les Abattoirs, Toulouse Théâtre ABC, La Chaux-de-Fonds Caves de Courten, Sierre	février 2010 juin 2010 mars 2009 mars 2009
<i>Matin et soir</i> , de Jon Fosse	Le Bourg, Lausanne Théâtre 2.21, Lausanne	mars 2009 mai 2007

### Mises en scène de Guillaume Béguin, avec d'autres compagnies

<i>Le Manuscrit des Chiens III</i> , de Jon Fosse	Arc en scènes, La Chaux-de-Fonds	mai 2014
<i>Les Prétendants</i> , par le collectif Iter	Les Halles de Sierre Oriental-Vevey	décembre 2008 décembre 2008
	Grange de Dorigny, Lausanne	janvier 2009
	Nuithonie, Fribourg	janvier 2009

Photos, notes d'intention, vidéos et revues de presse des précédentes créations sur le site [www.denuitcommejour.ch](http://www.denuitcommejour.ch)

## Indications biographiques

### MISE EN SCÈNE

**Guillaume Béguin.** Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1999, il est metteur en scène et comédien. En 2006, il fonde la compagnie de nuit comme de jour, qui a produit jusqu'ici sept de ses mises en scène (voir page précédente). Il codirige également le collectif Iter jusqu'à sa dissolution en 2009, avec lequel il crée *La Confession*, *Le Voyage*, *Les Voix humaines* et *Les prétendants* (conception et mise en scène, 2008). Guillaume Béguin a mis en lecture de nombreux textes, notamment de Rainer Maria Rilke. Il a également animé un stage de formation continue, dirigé un atelier à l'École de Théâtre des Teintureries et mené un projet de recherche théâtrale avec un éthologue à la Manufacture, HETSR. Il est enfin comédien dans de nombreux spectacles mis en scène par Maya Bösch, Isabelle Pousseur, Pierre Maillet, Claudia Bosse, Walter Manfrè, Jo Bögli, Anne Salamin... **En fin de saison 13-14, il mettra en scène une autre pièce de Jon Fosse, *Le Manuscrit des chiens*, à Arc-en-Scènes, à La Chaux-de-Fonds. Cette pièce tout public sera reprise au Théâtre Am Stram Gram, à Genève, durant la saison 14-15.**

### SCÉNOGRAPHIE

**Sylvie Kleiber.** Architecte diplômée en 1991 de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), Sylvie Kleiber s'intéresse à la scénographie d'exposition et à la scénographie de spectacle. Elle a travaillé comme architecte-scénographe pour la construction ou la rénovation de plusieurs salles de spectacle, en collaboration notamment avec l'ingénieur scénique Alexandre Forissier (à Grandson, Moutier et à Plan-les-Ouates). Côté spectacle, elle a longuement travaillé comme assistante du scénographe Jacques Gabel à Paris (sur des projets d'Alain Françon, de Joël Jouanneau, de Philippe van Kessel,...). En Suisse, elle a mené une collaboration de dix ans avec Simone Audemars, réalisé des décors pour Robert Bouvier (*Peepshow dans les Alpes*, 1998), Geneviève Pasquier (*A ma Personnalité*, 2004 et *I Remember*, 2006), Yan Duyvendak (*Side Effects*, 2004) et Gilles Jobin (*Steak House*, 2005). Elle a récemment conçu les scénographies de projets d'Andrea Novicov (*Valparaiso* de Don DeLillo), de Lorenzo Malaguerra (*Romeo et Juliette*), et pour la compagnie sturmfrei, dirigée par Maya Bösch. Elle a été artiste associée au GRÜ/Transthéâtre. Également scénographe pour *Les prétendants* par le collectif Iter, elle a signé l'espace d'*Autoportrait/Suicide*, de *La Ville* et de *L'Épreuve du feu*, *Le baiser et la morsure*, *Opus 2*, les quatre dernières créations de la compagnie de nuit comme de jour.

## DRAMATURGIE

**Nicole Borgeat.** Née en 1966, Nicole Borgeat se dirige très jeune vers le théâtre et suit des cours au Conservatoire populaire de Genève ainsi qu'au Drama Studio à Londres. A 18 ans, elle entre à l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle) à Bruxelles. Elle y aura pour professeur Jaco Van Dormael et Chantal Akerman et en sortira diplômée en 1990, suite à un mémoire sur *Profession: reporter* de Michelangelo Antonioni. Pendant ces quatre années d'études, elle aura réalisé deux films remarquables : *Dirk Braeckman: approches pour un portrait vidéo* et *Emile, Emilie*. En 1991, elle réalise *Eperdument oui*, court-métrage présenté dans de nombreux festivals. De retour en Suisse, elle travaille d'abord comme assistante de production, puis comme assistante de réalisation sur plusieurs films et téléfilms. Elle collabore également à l'écriture de plusieurs court-métrages dont *Des heures sans sommeil* de Ursula Meier. Depuis 1999, elle collabore en tant que dramaturge aux performances du plasticien Yan Duyvendak. En 2005, ils coréalisent *Side Effects* et, en 2009, *Made In Paradise*, qui tournent tous deux actuellement en Europe. En 2010, ils créent ensemble *SOS (Save Our Souls)*, coproduction européenne qui sera jouée sur diverses scènes nationales françaises et à la Comédie de Genève. C'est en 2003 que Nicole Borgeat repasse à la réalisation en écrivant et réalisant *Demain j'arrête*. En 2005, elle adapte avec Denis Rabaglia *Pas de panique*, une comédie produite pour France 2 et la TSR. En 2008, elle réalise *Sauvons les apparences!*, une comédie qu'elle a écrite avec Denis Rabaglia pour France 2 et la TSR. Elle développe actuellement son premier long métrage de fiction : *Le vaste monde*. Après *Le Baiser et la morsure*, c'est sa deuxième collaboration avec la compagnie de nuit comme de jour.

## COLLABORATION ARTISTIQUE

**Tamara Bacci.** Elle a étudié à l'Ecole de Danse de Genève et a fait partie du Ballet Junior dirigé par Beatriz Consuelo. Elle travaille ensuite dans les compagnies suivantes : Ballet de l'Opéra de Berlin, Béjart Ballet Lausanne, et Cie Linga. En 1998, elle interrompt sa carrière pour se consacrer au yoga et obtient son diplôme en tant que professeur. Depuis 2003 elle a repris sa carrière en tant que danseuse freelance et participe à diverses créations de Foofwa d'Imobilité, Thomas Lebrun, Pascal Gravat & Prisca Harsch, Estelle Héritier, Ken Ossola, Gilles Jobin, Cindy Van Acker, Juan Dominguez et Pascal Rambert. En 2006, elle crée en collaboration avec le chorégraphe Ken Ossola une pièce pour le Festival du Korzo à La Haye et participe au festival consacré à Jiri Kylian à Saint-Sauveur au Canada. En 2007 Claude Ratzé, programmateur de l'ADC à Genève, lui propose une carte blanche qui lui permet de choisir 3 chorégraphes créant à son intention 3 solos. En 2009 elle est sélectionnée pour représenter le travail de Cindy Van Acker aux Journées de danse contemporaine suisse, et aux Rencontres de danse contemporaine à Paris avec le solo *Obvie*, et assiste la même Cindy Van Acker pour la pièce *Inferno* du metteur en scène Romeo Castellucci.



## INTERPRÉTATION

**Jean-François Michelet.** Diplômé de la Manufacture (HETS) en 2006, il joue régulièrement sur les scènes romandes. Entre autres : *Les Femmes savantes*, mise en scène d'Alain Knapp (2007), *Sallinger* de Koltès mise en scène d'Erika Von Rosen, *Les Estivants* de Gorki, mise en scène de Robert Bouvier (2008), *Le Malade imaginaire*, mise en scène d'Alain Knapp (2009), *4.48 Psychose* de Sarah Kane, mise en scène de Nalini Menamkat (2010), *De la fragilité des mouettes empaillées*, de Visniec, mise en scène de Camille Giacobino (2012). Avec la compagnie de nuit comme de jour, il a joué dans *Autoportrait* et *Suicide* d'Édouard Levé, et récemment dans *L'Épreuve du feu*, de Magnus Dahlström.

**Matteo Zimmermann.** Diplômé en 1999 de l'École Supérieure d'Art Dramatique (Genève). Récemment, il a écrit et mis en scène *Chorpatélico* et *Les nuisances d'Orphée*. Auparavant, il a joué (entre autres) dans *Le Corbeau à quatre pattes*, d'après D. Harms, mise en scène de la compagnie Pasquier-Rossier, *Woyzeck*, de Büchner, mise en scène José Lillo, *Zoo Story* de Albee, mise en scène Jean Liermier, *La maison de Bernarda Alba*, de Federico Garcia Lorca, mise en scène Andrea Novicov, *Sainte Jeanne*, de Bernard Shaw, mise en scène Anne Bisang, *Richard III*, de Shakespeare, mise en scène Maya Boesch, *L'Echange*, de Claudel et *Roméo et Juliette* de Shakespeare, mises en scène Lorenzo Malaguerra, *Les Vacances*, de Grumberg, mise en scène Valentin Rossier, *Dans la solitude des champs de coton*, de Koltès, mise en scène Elidan Arzoni, *Jean la vengeance*, de Jérôme Robart, mise en scène de Françoise Courvoisier, et *L'Épreuve du feu*, mise en scène de Guillaume Béguin. Il est également musicien (création du groupe de rock'n'roll « Mort à Crédit », 2008).

## Revue de presse succincte des trois dernières créations de la compagnie

### *Le baiser et la morsure, OPUS 2 :*

« Il est là, le talent de cette création collective, emmenée par Guillaume Béguin à la mise en scène et Nicole Borgeat à la dramaturgie : la mise en place d'une traversée sensorielle qui permet d'envisager l'humain dans ses forces et ses faiblesses, une scène ouverte, de l'animal à l'homme, qui propose un questionnement sans jugement sur ce qui fait qu'on est petit ou grand. On en ressort éduqué. » *Marie-Pierre Genecand, « Le Temps », 25 avril 2013*

« Loin de tout manichéisme, le spectateur est invité plutôt à rêver, entre instinct et conscience, à l'entre-deux des espèces. A cette troublante intersection que Guillaume Béguin met en exergue au début de sa pièce : quand un primate à la verticale, velu mais parlant, susurre dans l'obscurité la plus douce des berceuses. (...) Une élévation pour l'intelligence et les sens. » *Katia Berger, « La Tribune de Genève », 24 mai 2013*



### *L'Épreuve du feu, de Magnus Dahlström :*

« L'intérêt de ce travail réside dans l'immersion qui permet à l'évocation du mal de devenir une sensation. Les comédiens, tous très bons, déroulent calmement le fil du forfait. Parfois, un cri puissant. Ou un rire des profondeurs. Mais le plus souvent, les confessés se tiennent droit au milieu de l'arène et les autres se placent autour, de dos ou de face, assis ou debout, toujours indifférents. Glaçant ? Oui, radicalement. » *Marie-Pierre Genecand, « Le Temps », 26 avril 2012*

## Je suis le vent

de Jon Fosse – mise en scène Guillaume Béguin

« Dans la lumière crue d'un éclairage sans ombre, les comédiens développent des personnalités distinctes et nuancées, subtilement inquiétantes. » *Timothée Léchot*, « *L'Express/L'Impartial* », 27 mars 2012



« C'est une pièce terrible que propose Guillaume Béguin, parfois drôle, souvent suffocante, qui choque bien moins qu'elle n'interpelle. Le metteur en scène nous tient en haleine, ou plutôt glacés, à trois pas d'un gouffre magnifié par ses comédiens. Une expérience rare. » *Lionel Chiuch*, « *Tribune de Genève* », 21 avril 2012

### *La Ville*, de Martin Crimp :

« Belle trouvaille de la mise en scène de Guillaume Béguin, la pluie crée un univers à la fois mental et concret, et génère une forme d'hypnotisme. » *Dominique Hartmann*, « *Le Courrier* », Genève, 22 janvier 2011

« On se gardera de résumer un texte qui privilégie la narration à l'action dramatique. On remarquera juste que Guillaume Béguin signe une mise en scène d'une rare cohérence. Ce bel objet, réticent à la préhension, bénéficie d'un atout de choix en la comédienne Sylviane Tille. » *Lionel Chiuch*, « *Tribune de Genève* », 27 janvier 2011



Crédit photos : Steeve Iuncker (*Le baiser & la morsure*), Catherine Meyer (*L'Épreuve du feu*), Christian Lutz (*La Ville*)